

LE DERNIER NOËL DE KATERI

(Suite.)



PAR LA FORCE DES CHOSES, Kateri Tekakwitha répand comme une eau lustrale très pure sur ses amies, Marie-Thérèse et Marie Skarichions d'abord; ensuite, sur Marie d'Onontagué et Marguerite Gagoüithon, elle aussi d'Onontagué, et peut-être sur une ou deux autres.

L'Onontaguée Marie, fort belle et fort intelligente, appartenait à l'une des premières familles de son pays. Elle n'avait que quelques mois de plus que son amie, Kateri Tekakwitha. Elle était mère de famille et faisait partie de la Confraternité de la Sainte-Famille, dont les membres, comme on le sait, étaient triés sur le volet. Par malheur, elle négligea peu à peu ses responsabilités et finit par commettre "une faute assez grave". On ne sait pas en quoi elle a forligné. Peu importe, d'ailleurs. Ce qui compte, c'est son repentir instantané et profond après qu'elle eut mesuré la gravité de son manquement.

Le Père Cholenec lui parla des quatre fins dernières — la mort, le jugement, l'enfer et le Ciel — en se servant de gravures illustrant l'emprise de Satan sur les pécheurs, comme on pouvait en voir à cette époque au Séminaire de Québec. Vite convaincu de la bonne volonté de sa pénitente, il lui fit cadeau d'un crucifix de cuivre qu'un prêtre de ses amis lui avait envoyé

de France. Ce crucifix devint aussitôt le symbole de la nouvelle vie qu'entreprenait Marie d'Onontagué, aidée de Kateri Tekakwitha.

S'examinant bien, Marie constata que, si elle avait péché, c'était parce qu'elle avait délaissé le sacrement de pénitence

et qu'elle était trop attachée aux colifichets tant recherchés des Iroquoises. Elle fit alors une confession générale de toute sa vie et résolut de se confesser chaque semaine. Une fois pour toutes, elle quitta ses babioles, qu'elle distribua parmi ses connaissances. Avec le temps, on dira d'elle ce qu'on disait déjà de Kateri: "On peut la trouver soit à travailler chez elle ou aux champs, soit à prier à l'église.

Comme Kateri, elle allait adorer à quatre heures du matin. Parfois, pour expier sa faute, elle se donnait la discipline dans une bicoque abandonnée, en revenant de la messe ou en y allant. Tout comme son amie, elle assistait à la première messe de l'aurore et à celle qui suivait. Venaient ensuite les travaux de la maison et de l'extérieur, auxquels elle se livrait avec des larmes de joie en étroite union à Dieu.

Le soir, après la prière à la chapelle pendant l'hiver de 1678-1679, comme le reste de la famille était à la chasse, Marie se trouvait seule avec ses deux plus jeunes enfants. Elle leur faisait réciter leurs prières et les couchait pour la nuit. Elle méditait ensuite pendant des heures devant les images de Notre-Seigneur ensanglanté sur son gibet, fixées à l'une des poutres de la cabane. A la suite de ce dialogue avec le Sauveur, elle se jeta dans la pénitence, trop souvent excessive. Dans les plus gros froids, elle sortait se flageller jusqu'au sang, même au point de sentir son enfant frissonner dans son sein. Dès que le Père Cholenec fut mis au courant, il ordonna à Marie de cesser ces pénitences trop dangereuses pour une femme enceinte. Après la naissance de son fils, Ignace, elle les reprit derechef.

Le vif amour de Marie pour le Christ émerveilla le missionnaire. Cet amour était le vrai principe de sa vie pénitentielle, le principe qui la poussait aux épaules à se consacrer au Seigneur Jésus en même temps que sa compagne, Kateri. Pendant les premiers mois de 1680, Marie, plus éprise que jamais d'amour pour le bon Maître, pleurait son péché. Cet amer regret ajouté à ses macérations l'avait tellement amaigri que le Père Chauchetière la prit pour une autre. Bien des années plus tard, le Père Cholenec constata la fidélité de cette femme à courir sur les traces du Christ. Il ne put s'empêcher de l'appeler "une femme vraiment merveilleuse".

Marguerite Gagoüithon avait un an ou deux de moins que Tekakwitha; elle aussi était fort belle et faisait partie d'une des familles les plus en vue du village. Son cousin germain, considéré comme "son frère" en Iroquoisie, tenait le rang de second chef, et les Pères l'appelaient "le pilier de la Mission".